

nestrels et les jongleurs dansaient sur la corde, et quelques-uns ont laissé une réputation qui a traversé les siècles. « Il y avait, dit Christine de Pisan, un homme à Paris, du temps du sage roi Charles, qui avait une telle industrie qu'il sautait merveilleusement, tombait et faisait, sur des cordes tendues haut en l'air, plusieurs tours qui sembleraient chose impossible si on ne l'avait vu; car il tendait des cordes bien menues, allant depuis les tours de Notre-Dame de Paris jusqu'au palais et plus loin, et par-dessus ces cordes sautait et faisait des tours de souplesse, si bien qu'il semblait voler; aussi bien l'appelaient-on le voleur. Je le vis, et beaucoup d'autres aussi. On disait qu'il n'avait jamais eu son pareil en ce métier. Il vola ainsi par plusieurs fois devant le roi; et comme, quelque temps après, le roi apprit que cet homme en volant avait manqué la corde qu'il devait prendre avec le pied, et qu'il était tombé de si haut qu'il s'était entièrement broyé : « Certes, dit-il, il est impossible qu'à la fin il n'arrive malheur à un homme qui présume trop de son sens, de sa force, de sa légèreté ou de toute autre chose. » Sous le règne de Charles VI, Paris jouit encore d'un spectacle extraordinaire, auprès duquel les audaces de Blondin ne sont que jeux d'enfant : en 1385, à l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, un Génois se laissa couler en chantant du haut des tours de Notre-Dame jusqu'au pont au Change, sur lequel passait la reine; puis il entra par une fente pratiquée à l'étoffe de taffetas d'azur, semée de fleurs de lis d'or, dont le pont était recouvert, et, après avoir déposé une couronne sur le front de la jeune Isabeau, il repartit pour son voyage aérien. Comme à ce moment la nuit tombait, le Génois remonta vers les tours, tenant de chaque main une torche allumée, ce qui de loin devait faire un singulier effet, et donna sans doute lieu à plus d'un récit d'apparition fantastique. A une des nombreuses fêtes de Venise, un hardi marinier se mettait dans une nacelle qui glissait le long d'une corde attachée au sommet du campanile de Saint-Marc, il venait offrir un bouquet à la dogaresse assise sur le grand balcon du palais ducal, puis descendait jusqu'à la mer. Sous le règne de Louis XII, un funambule nommé Georges Menestreton étonna la ville de Mâcon par son intrépidité et son adresse : deux soirs de suite, il exécuta les gambades les plus audacieuses, les danses en vogue, les *morisques* les plus échevelées, sur une corde élevée à vingt-six toises du sol, et qui allait de la grosse tour du château de Mâcon jusqu'aux clochers des Jacobins; de temps à autre, il feignait de se laisser tomber et se suspendait par les pieds ou par les dents. La France a toujours eu des saltimbanques, et il faudrait trop de temps pour énumérer tous ceux qui ont amusé le public, depuis le Génois du temps de Charles VI jusqu'à madame Saqui, dont les exercices étaient un accompagnement obligé de toutes les solennités de l'Empire.

Si nous avons jeté un coup d'œil rétrospectif sur le passé, c'est pour montrer que nous n'avons rien innové en ce genre, et que, si les acrobates d'aujourd'hui gagnent plus d'argent et obtiennent plus de popularité que ceux d'autrefois, il faut en chercher la cause, non dans leur supériorité, mais dans le mauvais goût de notre siècle, qui montre un penchant très-décidé pour tout ce qui est sauteur ou charlatan, pour ceux qui, comme le Paillasse du chansonnier, ne sautent point *à demi* et savent sauter pour tout le monde.

BLONDINET, ETE adj. (blon-di-nè, è-te — dimin. de *blondin*). Néol. Légèrement blond, syn. du vieux mot *BLONDELET* : *Une fille BLONDINETTE*.

— Substantif. Personne légèrement blonde : *Si la petite Diane vient, nous verrons si c'est une brunette ou une BLONDINETTE, et si elle est gentille.* (E. Sue.) *Le temps n'est plus où le grand Frank, botté comme un gendarme, passant au bras d'une BLONDINETTE, lui tenorisait cette rengaine : « Aimez-moi! aimez-moi, ô Blanche! »* (Ed. Robert.)

BLONDIR v. n. ou intr. (blon-dir — rad. *blond*). Devenir blond : *La moisson commence à BLONDIR.* (Acad.) *Il fait croître les arbres, mûrir les fruits, BLONDIR les moissons.* (Val. Parisot.) *Son teint commençait à BLONDIR.* (Balz.) *Être blond : Ses cheveux BLONDISSENT comme des fils d'or.* (Balz.)

— Apparaître, se montrer, en parlant d'un objet de couleur blonde : *Au milieu de sa chevelure noire, quelques cheveux, que pénétrait le soleil, BLONDISSENT comme des fils d'or.* (V. Hugo.)

BLONDISSANT (blon-di-san) part. prés. du v. *Blondir* : *Des épis BLONDISSANT de plus en plus.*

BLONDISSANT, ANTE adj. (blon-di-san, an-te — rad. *blondir*). Qui blondit, qui prend la teinte blonde : *Des épis BLONDISSANTS. Des campagnes BLONDISSANTES d'épis. C'est dans ce parc, après avoir erré au loin dans les campagnes, sous un ciel baissé, BLONDISSANT et comme pénétré de clarté polaire, que je traçai au crayon les premières ébauches des passions de René.* (Chateaub.)

BLONDIOT (Nicolas), médecin français, né à Charmaes (Vosges), vers 1810. Il se fit recevoir docteur à Paris en 1833, et il est professeur de chimie et de pharmacie à l'école de médecine de Nancy. Outre plusieurs brochures et mémoires, il a publié en 1843 un *Traité analytique de la digestion, considérée particu-*

lièrement dans l'homme et dans les animaux vertébrés.

BLONDOIEMENT s. m. (blon-doi-man — rad. *blondoyer*). Action de blondoyer; effet de ce qui blondoie.

BLONDOYANT (blon-doi-ian) part. prés. du v. *Blondoyer* : *Des champs de blé BLONDOYANT dans la plaine.*

BLONDOYANT, ANTE adj. (blon-doi-ian, an-te — rad. *blondoyer*). Qui blondoie :

Vallons bossus et plages *blondoyantes*.

RONSARD.

BLONDOYER v. n. ou intr. (blon-doi-é — rad. *blond*). Avoir un reflet blond. « Peu usité.

BLONDUS (Michel-André), médecin italien. V. *BLONDO*.

BLONGIOS s. m. (blon-ji-oss). Ornith. Espèce de héron dont quelques-uns font une sous-division du genre héron : *Le BLONGIOS allonge le cou, et le jette en avant comme par ressort, en marchant ou lorsqu'il cherche sa nourriture.* (Buff.) « On dit aussi *BLONGION*.

BLOOD (Thomas), conspirateur anglais, mort en 1680. Il avait fait partie de l'armée de Cromwell, et, après la restauration des Stuarts, il projeta de surprendre le château de Dublin. Le duc d'Ormond, par sa vigilance, ayant empêché l'exécution du complot, Blood voulut se venger en le faisant périr; mais lorsque le duc fut tombé entre ses mains, ses domestiques le délivrèrent. Plus tard, déguisé en ecclésiastique, il pénétra dans la Tour de Londres, où il voulait se saisir des joyaux de la couronne; il fut encore arrêté avec plusieurs de ses complices, mais il fit croire à Charles II que, si on le faisait périr, il aurait des vengeurs; il obtint donc non-seulement sa grâce, mais le don d'une propriété considérable en Irlande. Dix ans après, Blood fut mis en prison pour avoir accusé le duc de Buckingham d'une action scandaleuse, et il y mourut.

BLOOMER (mistress Amelia), dame excentrique américaine. Mariée à un avocat de Boston, elle inaugura, en 1850, la réforme du costume de son sexe, qui retenait la femme dans l'esclavage social. Les vêtements si gracieux de la femme élégante furent remplacés par une casaque, une tunique et un pantalon de zouave. Prônée dans les journaux, cette mode se fit un moment accepter en Amérique; mais... *habent sua fata...* *toque!* L'auteur de cette réforme éphémère a dû s'arrêter en si beau chemin, et vit aujourd'hui oubliée.

BLOOMÉRISTES, association de femmes aux Etats-Unis pour l'amélioration du sort des personnes de leur sexe. Les blooméristes proclament, comme les saint-simoniens, l'égalité des sexes et les droits de la femme à remplir dans la société, à l'égard des hommes, toutes les charges et tous les emplois. Ils, ou plutôt elles accusent les hommes d'accaparer pour eux seuls toutes les fonctions lucratives et de ne laisser aux femmes que les travaux infimes, d'une culture abrutissante pour l'esprit et d'un rapport insuffisant aux besoins de celles qui les entreprennent. Il est inutile de faire remarquer qu'aux Etats-Unis, pas plus que chez nous, aucune loi ne s'oppose à ce que les femmes suivent telle ou telle carrière. Elles ont, sous ce rapport, absolument la même liberté que les hommes. C'est une simple question d'aptitude et de capacité. La propagande des blooméristes a poussé quelques femmes à embrasser des professions masculines, comme celles de médecin, d'avocat, etc. Mais jusqu'ici les résultats n'ont pas été très-brillants. Dans son ouvrage, *Trois ans aux Etats-Unis*, M. Oscar Comettant raconte à ce sujet une anecdote assez piquante. Un citoyen de New-York, dont la femme était malade, avait eu recours à une bloomériste qui pratiquait la médecine homœopathique, et qui, après avoir déclaré à la dame qu'elle était atteinte d'une maladie de foie, lui fit successivement avaler tous les globules de sa pharmacie, sans parvenir à rencontrer les bons. Impatiente, le mari fit venir un médecin, qui, après un examen de quelques minutes, se mit à rire et déclara que la malade était tout simplement dans une position intéressante. Quand on prévint la bloomériste de cette circonstance, en l'éconduisant, elle s'exclama naïvement : « Eh! que ne me l'avez-vous dit plus tôt? je ne lui eusse donné aucun remède. »

BLOOMFIELD, ville des Etats-Unis de l'Amérique, dans l'Etat de New-Jersey, à 80 kil. N.-E. de Trenton; 2,500 hab. Fabriques de papier, manufactures d'étoffes de coton et de laine. On trouve encore dans les Etats-Unis deux autres localités du même nom : une dans l'Indiana, l'autre dans l'Iowa.

BLOOMFIELD (Robert), poète anglais, né à Honington en 1766, mort à Shefford en 1823, était fils d'un pauvre tailleur qui le laissa de bonne heure orphelin. A l'âge de onze ans, ayant à peine reçu quelques notions d'écriture, il entra comme domestique chez un de ses parents par alliance, qu'il quitta bientôt pour rejoindre à Londres ses deux frères, George et Nathaniel, ouvriers cordonniers. L'enfant, d'une santé frêle et débile, apprit le métier de ses frères aînés, et très-souvent, pendant le travail, il lisait aux ouvriers réunis dans le même grenier les journaux ou d'autres écrits. Ces lectures éveillèrent l'imagination de Bloomfield, qui, dévoré de la soif d'apprendre, fréquenta les conventicules, les clubs, et eut le bonheur dans quelques occasions solen-

nelles d'aller au théâtre de Covent-Garden. Un jour, il composa sur un vieil air une chanson, la *Laitière*, que son frère George porta au directeur du *London Magazine*. Les vers furent publiés, et le jeune poète continua à composer des chants populaires, entre autres le *Retour du matelot*, qui révélèrent un véritable talent poétique. Vers cette époque, il retourna dans le comté de Suffolk, où il était né, se trouva en présence des plus riches pay-sages, de ces scènes de la nature, dont il avait lu quelque temps auparavant dans Thompson d'agréables descriptions, et il résolut à son tour de les peindre. Etant revenu bientôt après à Londres, il continua son métier de cordonnier, se maria et composa dans sa triste mansarde son *Garçon de ferme* (Farmer's boy), sorte de géorgique, l'œuvre la plus colorée qui soit sortie de son imagination. Un homme de loi, nommé Capel Loft, ayant lu par hasard des fragments du manuscrit, pour l'impression duquel Bloomfield avait vainement cherché un éditeur, fut frappé des beautés qu'il y trouva et le fit imprimer à ses frais en 1799. Le succès du *Garçon de ferme* fut immense; il s'en vendit en peu de temps 40,000 exemplaires, et le cordonnier poète toucha 250 liv. sterl. Le poème, qu'on a comparé aux *Saisons* de Thompson, est plein d'intérêt. Ecrit dans un style simple et coloré, il présente un tableau achevé de la vie des champs, des mœurs et des travaux des hommes de la campagne. On y respire un parfum agreste, on y trouve une grâce rustique, un accent de sincérité, une naïveté charmante, qu'on cherche vainement dans l'œuvre de Thompson. La versification en est harmonieuse et coulante, et l'inspiration part d'un cœur chaud. Le *Garçon de ferme* fit la réputation de Bloomfield, lui valut des gratifications et une pension modique; mais le poète n'en resta pas moins dans une situation précaire. Il cessa de faire des souliers, mais il fut réduit plus tard à fabriquer pour vivre des harpes éoliennes; il ne tarda pas à perdre complètement la santé et la vue, et fut emporté par une attaque nerveuse au moment où l'on craignait pour sa raison. Il expira à Shefford, dans le comté de Bedford, laissant sa femme et quatre enfants dans une position plus que médiocre. Outre les productions dont nous avons parlé, Bloomfield a publié : *Contes, ballades et chansons champêtres* (1802), *Fleurs sauvages ou Poésies pastorales et locales* (1806); les *Bords de la Wyke* (1811); le *Premier du mois de mai avec les Muses* (1822); *Hazlewood-Hall*, comédie pastorale en 3 actes (1823), etc. Le *Garçon de ferme* a été traduit en français par Allard (Paris, 1800, in-12), et on doit à T.-B. Bertin une traduction d'un charmant petit poème intitulé : *L'Histoire du chapeau neuf du petit Davy* (1818).

BLOOMFIELD (Charles-James), évêque de Londres, né en 1786, mort en 1857. Fils d'un maître d'école de Bury-Saint-Edmond, il commença ses études dans la maison paternelle, et les acheva à l'université de Cambridge. En 1805, il obtint une médaille d'or pour son ode latine sur la mort du duc d'Enghien, et, l'année suivante, il reçut la même récompense pour une ode grecque sur la mort de Nelson. Entré dans les ordres, il consacra une grande partie des loisirs que lui laissaient ses fonctions à la littérature. Il publia une édition annotée et commentée du théâtre d'Eschyle, ainsi qu'un lexique destiné à faciliter l'étude de ce poète. Il entretenait également avec les professeurs de Cambridge une correspondance littéraire, qui depuis a été publiée en deux volumes sous le titre de *Museum criticum*. Après avoir occupé plusieurs riches bénéfices, le docteur Bloomfield fut, en 1824, promu à l'évêché de Bath. Quatre ans après, il était appelé à l'évêché de Londres. Il avait alors quarante-deux ans. Le clergé de la métropole du monde britannique était, à cette époque, de la plus déplorable ignorance. Le docteur Bloomfield chercha par-dessus tout, pour parler son langage, à en renforcer le calibre. Il exigea des postulants à l'ordination que, en dehors des certificats et preuves ordinaires d'aptitude, ils lui fissent parvenir, six mois d'avance, les autres renseignements et les recommandations qu'ils pourraient lui offrir pour l'édifier sur leur valeur intellectuelle et morale. Grâce à ce système pratiqué pendant trente ans, le docteur Bloomfield parvint à s'assurer le concours d'un clergé d'une capacité incontestable. De l'aveu de ses contemporains, il était le plus éminent des prélats anglais. A la Chambre des lords, où il ne prenait la parole que dans les questions intéressant l'Eglise, il passait pour ce que les Anglais appellent un *debater* vigoureux et lucide. Comme prédicateur, il eut également de grands succès : quelque sujet qu'il traitât, son élocution, d'une souplesse admirable, savait à la fois se mettre à la portée des masses et flatter les goûts délicats de la partie plus intelligente et plus éclairée de son auditoire. Il n'était pas moins remarquable comme administrateur, et un grand nombre d'institutions de bienfaisance durent leur création à son initiative; les églises ou chapelles qui furent agrandies ou construites sous son épiscopat se comptent par centaines.

BLOOMFIELD (John-Arthur DOUGLAS, baron), diplomate anglais, né en 1802. Il entra dans cette carrière en 1818, et fut secrétaire de légation à Vienne, Lisbonne, Stuttgart et Stockholm. Nommé secrétaire d'ambassade à Saint-Petersbourg, en 1839, il y obtint le poste

d'envoyé extraordinaire près la cour de Russie (1844), fut accrédité au même titre à Berlin (1851) et appelé à l'ambassade de Vienne (1860). Il est chevalier commandeur de l'ordre du Bain.

BLOOMINGTON, ville des Etats-Unis d'Amérique, à 65 kil. S.-O. d'Indianapolis, au milieu des collines qui séparent le fleuve Blanc en deux branches; 2,270 hab.

BLOOMSBURG, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans la Pensylvanie, à 100 kil. N.-E. de Harrisburg; 3,122 hab. Minéral de fer, commerce considérable.

BLOOTELINGH ou **BLOTELINGH** (Abraham), dessinateur et graveur hollandais, né à Amsterdam en 1634, travailla d'abord en Hollande, ensuite à Londres, et revint enfin dans sa ville natale, où il mourut en 1690 ou 1695. On croit qu'il fut élève de Cornelis Visscher. Il a gravé à l'eau-forte, au burin et à la manière noire. Quelques biographes lui donnent le prénom d'Antoine. Ses estampes sont simplement signées : A. B. ou A. *Bloteling*, A. *Blotel*, A. *Blotel et Blotel*. Son œuvre se compose d'environ 250 pièces, parmi lesquelles nous citerons : *Saint Paul*, la *Madeleine*, une *Madone*, d'après van Dyck; *Daniel dans la fosse aux lions* et diverses études de lions, d'après Rubens; la *Piété*, l'*Age d'or*, le *Temple de Janus*, *Hercule conduit par la Vertu au temple de Mémoire*, d'après Gérard de Lairese; la *Sortie d'Egypte* et une suite d'*Animaux*, d'après Berghem; les *Plaies des Israélites*, d'après Gérard Hout; la *Tentation de saint Antoine*, d'après Cam. Procaccini; *Actéon changé en cerf*, *Berger et bergère*, d'après Govaert Flink; les *Cinq Sens* (5 pièces), les *Âges de l'homme* (5 pièces), un *Buveur*, d'après Cornelis Bega; les *Suites de l'orgie*, d'après Geraerts; le *Bon berger*, d'après P. Breughel; un *Funeur*, d'après Fr. Hals; un grand nombre de portraits de personnages anglais, hollandais ou autres, d'après Holbein, P. Lely, F. van Mieris, J. Livens, J. Verkolie, G. de Lairese, Maes, Maria Beale, Sydevolt, G. van Eeckhout, G. Zyll, H. Berckmann, A. Sanders, Musscher, L. de Jonghe, A. Stech, Netscher, Gov. Flink, G. Dittmars, Sandrart, J. Greenhill, G. Terburg, P. Nason, J. de Baan, H. Storch, etc. Blootelingh a gravé, en outre, d'après ses propres dessins, des portraits, des animaux, des bustes et des têtes d'étude; il a fait aussi des vignettes et des planches pour divers ouvrages.

BLOQUANT (blo-kan) part. prés. du v. *Bloquer* : *Ses troupes, BLOQUANT la place, commencèrent par l'assumer. Venise, BLOQUANT les Uscoques, avec cinq flûtes toujours armées et fièrement installées à Corfou, faisait résolument obstacle au sultan.* (V. Hugo.)

BLOQUÉ, ÊE (blo-ké) part. pass. du v. *Bloquer*. Qui est en état de blocus : *Tous les ports sont BLOQUÉS. La ville est BLOQUÉE par des forces supérieures. La ville BLOQUÉE capitula.* (Chateaub.) *Aujourd'hui, l'empire turc est BLOQUÉ par les puissances chrétiennes.* (De Bonald.)

— Par ext. Retenu, enfermé, cerné : *Nous sommes toujours BLOQUÉS dans nos retraites couvertes de neiges.* (Volt.) *Leur flotte, en partie, est BLOQUÉE par les glaces.* (Chateaub.) *L'homme, BLOQUÉ chez lui par la petite propriété, ne peut acquiescer aux environs, s'étendre, s'arrondir.* (P.-L. Courier.)

— Jeu. Au billard, *Bille bloquée*, Bille poussée directement et avec force dans la bourse. « s. m. Coup par lequel on a bloqué une bille : *Voilà un beau bloqué.*

— Constr. *Mur bloqué*, Mur dont l'entre-deux des parements a été comblé avec du blocage.

BLOQUER v. a. ou tr. (blo-ké — rad. *blocus*). Art milit. Faire le blocus de : *Bloquer une place forte, une citadelle. On résolut de BLOQUER le port. Ce n'était rien pour lui de battre dix mille hommes et de les BLOQUER dans un poste, où bientôt, faute de vivres, ils seraient contraints de capituler.* (Mérimée.) *Si l'Angleterre bloquait le monde avec ses vaisseaux, le monde ne saurait-il BLOQUER l'Angleterre en lui fermant ses ports?* (Proudh.)

Le prince nous bloque
Et prend bicoque sur bicoque.

SCARRON.

— Par ext. Cerner, enfermer : *Around de lui s'étendait un demi-cercle de curieux qui BLOQUAIENT hermétiquement la porte.* (Alex. Dum.)

— Fig. Paralyser, réduire à l'inaction : *Puisque les travailleurs sont avec vous, vous êtes par cela seul maître de la production, vous BLOQUEZ le pouvoir, et vous foulez aux pieds le monopole.* (Proudh.)

— Jeux. Pousser une bille de billard avec celle dont on joue, d'une manière si franche et si énergique, qu'elle va tomber dans une bourse, directement et sans, pour ainsi dire, toucher les bandes de cette bourse : *Bloquez la rouge. Je vais BLOQUER cette bille.* « Aux billes, Lancer dans la bloquette le nombre de billes convenu : *Cet enfant bloque très-adroitement. Combien BLOQUONS-nous?*

— Mar. Mettre entre deux bordages des tampons de bourse enduits de goudron, quand on double un vaisseau.

— Typogr. *Bloquer une lettre*, Mettre dans la composition une lettre de même épaisseur et renversée; pour remplacer jusqu'à la correction une lettre qui manque. « *Bloquer un mot*, Composer avec des lettres renversées